

Calvin



Yves Krumenacker



ellipses poche

NOYON, 1509

Jean Cauvin, dit plus tard Calvin, est né à Noyon le 10 juillet 1509. Un lieu, une date, une famille. Il n'est pourtant pas totalement déterminé par le ciel de sa naissance. Comme beaucoup d'hommes de son temps, un polémiste catholique, Florimond de Raemon, l'a cru, ou a voulu le faire croire, en rédigeant, vers 1595-1600, *La Naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, où il explique que la « disposition des astres en cette figure montre que ce personnage devait être doué de belles qualités, mais qui devaient être accompagnées de plusieurs laides parties ». Mais, sachant que l'Église condamne de telles opinions, Raemon prend ses distances avec la carte du ciel qu'il décrit pourtant à ses lecteurs. Quant à Calvin, il rejettera fortement, nous le verrons, « l'astrologie judiciaire ». Mais, si le destin d'un homme n'est pas dicté par les astres, il n'empêche que toute action s'inscrit dans des temps et des lieux dont il est difficile de s'abstraire.

UNE PROVINCE FRONTIÈRE

La région de Noyon, au nord de la Gaule, a été christianisée assez tardivement. On conserve la mémoire de martyrs dès III^e siècle. Mais ce n'est que plus tard, au VI^e siècle, que le christianisme s'implante vraiment, les premiers jalons ayant été balayés par les invasions.

Noyon devient alors le siège épiscopal le plus important de la Gaule septentrionale. Le christianisme s'enracine profondément, surtout dans les villes : la conversion des campagnes n'est pas achevée avant le IX^e siècle. La région a aussi une grande importance politique : Charles, futur Charlemagne, est sacré dans la cathédrale de Noyon en 768, de même que Hugues Capet, en 987.

La puissance des évêques est alors à son apogée aux XII^e-XIII^e siècles. Déjà pairs, ils obtiennent en outre le titre de comte en 1213. Un des symboles de l'importance de la ville est la cathédrale. Un édifice gothique de très grande taille, succédant à d'autres, plus anciens, est édifié à partir de 1145, ce qui en fait, avec celle de Laon, une des premières cathédrales gothiques d'Île-de-France ainsi qu'un des monuments les plus originaux de cette période, avec un immense massif occidental précédé d'un porche gigantesque, et un transept, plus tardif, pourvus de bras arrondis. Le bâtiment est, pour l'essentiel, terminé en 1235. Il est entouré d'un important quartier canonial, subsistant encore partiellement aujourd'hui. Au XVI^e siècle la ville, ceinte de puissants remparts, est dominée par la cathédrale et surchargée d'églises ; les maisons basses, serrées les unes contre les autres, se nichent dans les rares espaces disponibles. Du marché au blé, où se situe la maison des Cauvin, on passe devant Sainte-Godeberthe et devant Sainte-Madeleine pour atteindre la cathédrale, en moins de cinq minutes. On devine la puissance de l'Église et particulièrement des chanoines, clercs assistant l'évêque dans l'administration du diocèse. Ceux-ci édifient, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, un très beau cloître au nord de la cathédrale.

Mais Noyon est une petite ville qui n'a que quelques milliers d'habitants. La Picardie fait partie des régions de France les plus riches en habitants au début du XIV^e siècle, peut-être 60 à 80 habitants au km², avec de nombreuses villes, mais qui ont toutes moins de 20 000 habitants. Elle est prospère, grâce au textile : la croissance économique est nette depuis le XI^e siècle ; les « draps d'Amiens » s'exportent dans les pays voisins au XIII^e siècle. Cette production connaît un certain déclin au début du siècle suivant, mais le relais est pris par la laine, de moindre

qualité, du Ponthieu, dont le commerce est florissant pendant tout le XIV^e siècle.

Ce qui fait la richesse de Noyon, sa situation géographique, peut aussi faire son malheur. En l'absence d'obstacle naturel, la Picardie est prédisposée à une invasion venant du nord ou de l'est. Ni forêts profondes, ni montagnes, ni hauts plateaux, ni vallées étroites ne peuvent arrêter l'ennemi. L'Oise se dirige directement vers Paris, qu'on peut atteindre en quatre jours de marche. Rempart de la capitale, pourvue de côtes sur la Manche, la Picardie est donc aux premières loges dans la guerre qui oppose à partir de 1336, et pour plus de cent ans, les Français et les Anglais. Le Ponthieu est un moment sous domination anglaise. Aux méfaits des gens de guerre s'ajoute la peste : la terrible peste noire frappe la région au printemps 1349. La ville est aussi prise dans le conflit qui éclate au début du XV^e siècle entre les Armagnacs et les Bourguignons, ces derniers possédant la Flandre voisine. Noyon, comme les villes des environs, est un enjeu pour les Français et les Armagnacs, les Anglais et les Bourguignons. Dans ce contexte, bien évidemment, la mortalité augmente. Suivant les endroits, un tiers, la moitié de la population a disparu. Les disettes et les famines sont nombreuses. Plus au nord, dans le Cambrésis (mais la situation n'est sans doute pas très différente en Picardie), le déficit frumentaire est supérieur à 20 % de la récolte moyenne une année sur quatre, pendant la première moitié du XV^e siècle, ce qui occasionne des chertés du blé considérables : dans le nord du Bassin parisien, le froment coûte en 1437 et 1438 quatre à cinq fois plus cher qu'en 1435. Si un redémarrage économique peut être noté dans le Soissonnais dès 1445, la situation reste fragile. Les années 1477-1484 sont à nouveau des années de crise dans le nord de la Picardie et le Cambrésis. Le danger militaire reste présent : les Anglais conservent une tête de pont à Calais jusqu'en 1558.

Ce n'est qu'à partir de 1480 et surtout du traité de Senlis de 1493 qu'on entre vraiment dans une période de paix de vingt-huit ans, brièvement interrompue en 1507-1508 et 1513-1514. De plus, la peste frappe moins fortement, les céréales sont à nouveau exportées vers Paris. Le textile reprend : à Amiens, l'introduction de la sayetterie en 1479 par Louis XI est facteur de prospérité ; elle assure des débouchés

pour les laines des régions de Saint-Quentin, Soissons et Chauny. La population, qui avait fortement baissé, augmente à nouveau : elle double entre le milieu du xv^e siècle et 1580, par étapes : après une première reprise de 1450 à 1477, le mouvement repart à la hausse à la fin des années 1480. Noyon est au cœur du « monde plein » cher à l'historien Pierre Chaunu, ce monde des 160 000 paroisses de la chrétienté latine. Chaunu distingue un centre et une périphérie et Noyon est évidemment au centre, dans la partie la plus peuplée, la plus alphabétisée, la mieux pourvue en voies de communication, celle où se sont implantés en nombre les bénédictins, les cisterciens, les prémontrés, les templiers, les ordres mendiants ; dès avant 1480 on trouve un peu plus au nord, en Flandre, en Brabant, de nombreux ateliers d'imprimerie ; Abbeville, Valenciennes en ont avant 1500.

Symbole de cette prospérité retrouvée, un nouvel hôtel de ville se construit. L'ancien étant trop petit, on achète des maisons voisines à partir de 1485 et les constructions peuvent commencer en 1499. En dehors de changements opérés sous Louis XIV, c'est toujours le bâtiment actuel, malgré les destructions de la Première Guerre mondiale. En 1506 on construit la magnifique bibliothèque du Chapitre, aux murs à pans de bois sur deux galeries à piliers, adossée à la cathédrale ; elle existe toujours et abrite quelque 5 000 volumes imprimés, surtout des éditions du xvii^e siècle, et 200 manuscrits.

Mais la Picardie reste une province frontière. Les Pays-Bas, appartenant aux Habsbourg, sont proches. Cambrai n'est pas français ; l'Artois non plus, de 1526 à 1529. La région est donc continuellement sous la menace de passages de troupes, de sièges et de combats, pendant les guerres d'Italie, de la fin du xv^e jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559. La Picardie subit une incursion anglaise en 1522. Doullens, au nord d'Amiens, est incendiée en 1523, Montreuil est saccagée en 1537 et 1544. Noyon est incendiée en 1552, Saint-Quentin est ravagée par les Espagnols en 1557. La peur des soldats est, de ce fait, omniprésente.

UNE MUTATION RELIGIEUSE

Le christianisme, à cette époque, est essentiellement européen et dépend entièrement de Rome, à l'exception de la Bohême, où les catholiques cohabitent avec les utraquistes, héritiers de l'hérésie hussite : ils veulent une Église plus pauvre et la communion sous les deux espèces ; ils ont eux-mêmes leurs dissidents, l'Unité des Frères, qui insistent sur la Bible seule et rejettent la Tradition. On trouve également, dispersés surtout dans les montagnes du Lyonnais, de Haute Provence et du Dauphiné, des Vaudois, lointains descendants de l'hérésie médiévale de Pierre Valdo ou Valdès. Mais ils sont bien loin de Picardie et Calvin, dans ses jeunes années, n'a pu les connaître. Plus proches sont les frères du Libre Esprit, qu'on appelle aussi bégards ou picards, relativement nombreux dans les Pays-Bas, notamment dans les régions de Tournai et Valenciennes ; persuadés d'être entrés dans l'ère de l'Esprit, ils refusent toute loi, toute règle, et pratiquent une sorte d'anarchisme communautaire.

Dans quel état est la chrétienté ? On ne croit plus aujourd'hui à une crise générale, au déclin tant déploré par les humanistes et les réformateurs. Il faut plutôt parler de transformations profondes, d'une adaptation qui ne va pas sans déchirures à des temps difficiles. La conjoncture, en effet, est terrible : la disette, la peste, la guerre ont ruiné l'Église comme l'ensemble de la société. Les ordres religieux anciens (bénédictins, cisterciens), dont le patrimoine repose sur la terre, sont particulièrement touchés et perdent de leur importance. Au reste, ils ne sont pas très nombreux autour de Noyon ; il faut surtout signaler les cisterciens d'Ourscamp, les chanoines réguliers de Saint-Martins-Jumeaux d'Amiens, les bénédictins de Montdidier, d'Élincourt, de Brétigny et bien sûr de l'abbaye Saint-Éloi de Noyon. Une exception parmi les ordres anciens est constituée par les chartreux, dont l'essor est tel qu'il faut scinder en 1411 la province de Picardie ; près de Noyon se trouve, depuis le début du XIV^e siècle, la fondation du Mont-Renaud. Les ordres mendiants, au contraire, moins dépendants de la rente foncière, mieux adaptés au monde des villes, prospèrent. Dans le diocèse, proche, d'Amiens, on compte huit établissements

de franciscains, un de dominicains, un de carmes, un d'augustins ; et ces religieux sont instruits : entre 1449 et 1514, la moitié d'entre eux, environ, a au moins un baccalauréat en théologie et un tiers est titulaire d'un doctorat. Quant aux prêtres séculiers, ils sont extrêmement nombreux, bien plus en 1500 qu'ils ne l'étaient en 1300 ou qu'ils ne le seront en 1600. Dans le diocèse de Beauvais, par exemple, on ordonne 258 nouveaux prêtres de 1521 à 1523, pour un peu moins de 400 paroisses ; c'est beaucoup plus qu'il n'en faut.

Il n'y a pas de désaffection populaire. Les quêtes ont du succès, les dons, les legs, les offrandes affluent. Les pèlerins se pressent autour des corps saints ou des reliques comme celles de sainte Godeberthe, qui sont à la cathédrale de Noyon ; sa châsse est exposée lors des grandes sécheresses ou des pluies excessives, la sainte étant réputée protéger contre les calamités. La cathédrale possède de très nombreuses autres reliques, dont un fragment d'un vêtement de la Vierge. On y trouve aussi la châsse de saint Éloi, que l'on sort pour l'Ascension et la fête du saint, le 25 juin ; à l'abbaye de Saint-Éloi est conservé son calice, dans lequel on fait boire les fiévreux ; on y trouvait encore en 1638 des reliques de saint Georges, de saint Euchère, de la barbe et des cheveux de saint Éloi, du sang de saint Étienne, des cheveux de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste, des vêtements de la Vierge, etc. C'est à Amiens que se trouve la tête de saint Jean-Baptiste, donnant lieu à un pèlerinage important. Ourscamp possède, depuis 1490, le chef de sainte Anne. À Abbeville, Saint-Riquier, Saint-Valéry, Montreuil, etc., les reliques des saints évangélisateurs de la région sont visitées par les pèlerins. La Picardie participe bien à la surabondance des corps saints qui assurent la primauté en foi et en piété du royaume de France. Voir, effleurer, toucher, baiser des reliques, c'est participer au mystère divin, c'est être assuré de faire partie du nouveau peuple de l'Alliance, à qui Dieu a donné des moyens de salut en abondance. La dévotion a des aspects économiques : les pèlerins mangent, dorment sur place, font des dons. C'est pourquoi on se dispute les reliques : en 1462 la Cour du Châtelet clôt un procès de soixante ans qui opposait la cathédrale et l'abbaye de Saint-Éloi pour savoir qui possédait le corps du saint.

Les indulgences ont un grand succès; en ces temps de vie incertaine, elles permettent, contre un don ou un geste pieux modique, d'obtenir une réduction des peines du purgatoire et non plus seulement, comme au haut Moyen Âge, une remise de pénitence ici-bas. Toujours pour assurer son salut, on fait célébrer des messes par dizaines, par centaines, voire par milliers, ce qui assure un revenu aux religieux qui les célèbrent. Les testaments picards révèlent un grand nombre de services anniversaires et de services de requiem. Bien sûr, la rapacité des clercs pour avoir toujours plus de dons, les querelles autour des reliques ou pour savoir qui va enterrer un riche défunt provoquent des moqueries, prolongeant une satire traditionnelle, se développant quelquefois en anticléricalisme. Mais il s'agit d'un anticléricalisme croyant, de chrétiens qui critiquent les travers de leur Église, sans songer à remettre en question leur foi. On ne constate pas en Picardie, autour de 1500, d'hostilité véritable à l'égard de la religion établie.

Cet anticléricalisme s'alimente aussi du développement des conflits entre clercs et laïcs. Face à la crise économique, les laïcs ont rediscuté les dîmes, le casuel; certains, comme à Abbeville, sont allés jusqu'à un procès au Parlement contre l'évêque d'Amiens. La reconstruction des églises, après la guerre, donne de l'importance aux fabriques, aux mains des notables, qui gèrent les problèmes matériels des paroisses, au point que les prêtres peuvent apparaître quelquefois comme des serviteurs de la communauté, payés par elle pour leur aide spirituelle. Ces fabriques s'occupent de la reconstruction ou de l'agrandissement des églises, de leur embellissement, souvent dans ce gothique flamboyant qui caractérise cette période; elles paient également les prédications des prêtres de passage comme les frais occasionnés par les processions. Les œuvres d'assistance, petits hôpitaux, charités, échappent de plus en plus à l'Église, et sont contrôlées par les autorités municipales qui pensent pouvoir mieux les gérer.

Il est d'autant plus facile de considérer que les prêtres sont au service de la communauté qu'ils sont très nombreux, trop pour tous obtenir une cure ou une chapellenie et que beaucoup vivent des commandes de messes ou de participations aux cortèges funéraires. Ils sont souvent recrutés localement et ont des origines sociales variées. Les procès

révèlent des clercs armés, joueurs, danseurs, blasphémateurs, piliers de taverne, paillards. Nombre d'entre eux sont concubinaires – mais dans des proportions très variables suivant les régions, et sans doute jamais plus d'un quart ou d'un tiers des prêtres du diocèse. Dans le bailliage d'Amiens, les clercs représentent 3 % des acteurs d'homicide sous le règne de François I^{er}. Ces écarts de conduite, sanctionnés par les tribunaux, condamnés par les évêques réformateurs, sont révélateurs d'une absence de distance entre les clercs et les laïcs qui, tant qu'elle ne mène pas à des excès, paraît normale. Ce n'est que lorsque la conception du prêtre comme homme à part, appartenant à un ordre sacré, triomphera, que cette situation sera jugée abusive.

Du reste, même en fonction de ces nouveaux critères, la situation s'améliore : les visites pastorales de la deuxième moitié du xv^e siècle montrent une diminution des accusations. Les évêques réformateurs, qui veulent un clergé pieux, digne et instruit, ne sont pas rares : Guillaume Petit et Odard Hennequin à Troyes, Étienne Poncher à Paris puis Sens, Louis Guillard à Chartres, Louis de Canossa à Bayeux, Jean L'Huillier puis Louis Pinelle à Meaux, Claude de Seyssel à Marseille, Artus Fillon à Senlis, François d'Estaing à Rodez sont soucieux du salut de leurs ouailles. Même Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, politique autant qu'homme d'Église, seigneur fastueux, s'intéresse aux affaires ecclésiastiques, choisit avec soin ses collaborateurs, travaille à la réforme de tous les ordres religieux. Et les évêques de la génération de 1520 n'ont jamais été aussi instruits, un quart d'entre eux ayant eu une formation universitaire. Ils nomment des humanistes à la tête des collèges (c'est le cas de Claude Baduel à Carpentras), ou ils les emploient comme prédicateurs, comme Guillaume Briçonnet à Meaux.

S'il ne faut pas trop embellir le tableau – ces évêques ne sont pas majoritaires – il n'en reste pas moins qu'un nouvel idéal sacerdotal se répand peu à peu, dans le sillage de Gerson qui mettait l'accent sur le ministère des curés. À sa suite, de nombreux « miroirs » rappellent leurs devoirs aux pasteurs. Le théologien humaniste Josse Clichtove insiste sur l'importance de la fonction des prêtres et sur la nécessaire vocation intérieure, sur la spiritualité qui doit les animer.